BERNARD

MOITESSIER

VAGABOND DES MERS DU SUD

RÉCIT

Préface de Véronique Lerebours

ARTHAUD

BERNARD MOITESSIER

VAGABOND DES MERS DU SUD

RÉCIT

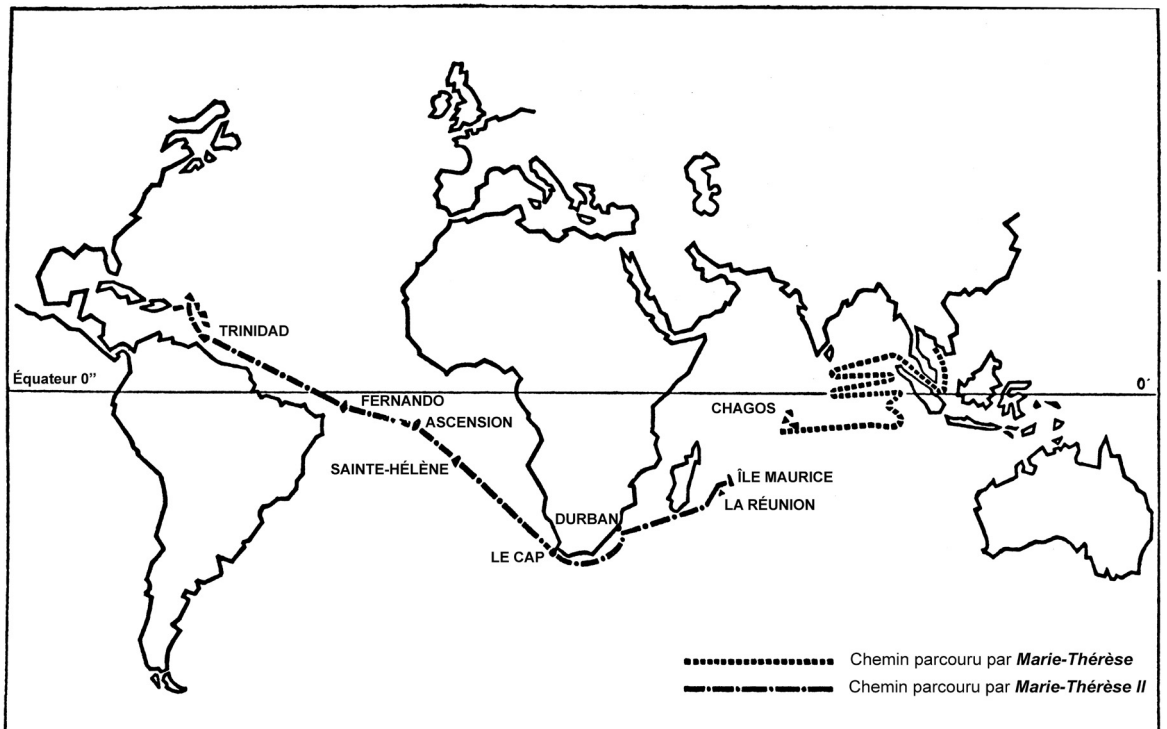
Photo : © Desmarais/collection Moitessier

Né en 1925 en Indochine, Bernard Moitessier navigue avec les pêcheurs du golfe du Siam.
À 27 ans, il part en solitaire à bord de *Marie-Thérèse*, une jonque avec laquelle il fera naufrage. Dans des conditions propres à effrayer les plus téméraires, avec à bord un simple compas et un sextant, il affronte durant quatre-vingt-cinq jours la mousson, avant d'échouer aux îles Chagos. Accueilli à l'île Maurice, il met trois ans à reconstruire un bateau et reprend la mer avec *Marie-Thérèse II*, vers l'Afrique du Sud et les Antilles.
C'est cette étonnante aventure que raconte ici Bernard Moitessier, l'un des plus grands navigateurs de tous les temps après son tour du monde et demi en solitaire, en 1968-69, à la suite duquel il publie *La Longue Route*, un livre culte. Celui qui fut un modèle pour nombre de marins aura aussi incarné, par ses combats écologiques et son altruisme, toute une époque. Il est décédé en juin 1994.

ARTHAUD

114-VIII P Création Studio Flammarion En couverture : collection famille Moitessier

Vagabond des mers du Sud


TRINIDAD
Équateur 0"
0°
FERNANDO
ASCENSION
SAINTE-HÉLÈNE
CHAGOS
ÎLE MAURICE
LA RÉUNION
DURBAN
LE CAP
Chemin parcouru par Marie-Thérèse
Chemin parcouru par Marie-Thérèse II

Bernard Moitessier
préface de Véronique Lerebours

Vagabond des mers du Sud

ARTHAUD

DU MÊME AUTEUR, CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

La Longue Route
Cap Horn à la voile
Tamata et l'Alliance

www.centrenationaldulivre.fr

Note de l'éditeur :
Le texte de cette édition est le texte d'origine
de la première édition de *Vagabond des mers du Sud*.
La première édition de cet ouvrage est parue en 1960 aux Éditions
Flammarion dans la collection « Aventure vécue ».

© Flammarion, 2011
87, quai Panhard et Levassor
75647 Paris Cedex 13
ISBN : 978-2-0812-7021-3

Préface

Soixante ans séparent le départ de Saïgon de Bernard Moitessier avec son ami Deshumeurs, à bord du *Snark*, de cette nouvelle édition de *Vagabond des mers du Sud*.

« … Cette fois, j'ai quitté pour de vrai mon pays natal… enfin le Grand Départ ! Pour la première fois de ma vie, je suis libre, vraiment libre. » C'était en 1951.

Quand les éditions Arthaud m'ont proposé de rédiger une préface à cette nouvelle édition, j'ai été tout d'abord touchée par la proposition, un peu inquiète, peut-être, et j'ai replongé dans la lecture de ce premier ouvrage de l'œuvre littéraire de Bernard Moitessier qui en comprend quatre (sans compter le livre technique posthume).

Avec une question en tête : quel attrait, quelle magie opèrent dans ces lignes écrites il y a plus de cinquante ans, racontant des aventures maritimes qui débutent quand l'auteur quitte l'Indochine de l'époque et se terminent par le naufrage de *Marie-Thérèse II*, pour que ce livre soit toujours réédité ?

J'ai interrogé autour de moi.

Henry Wakelam, le complice de Bernard dans ses aventures, le rend responsable, des années plus tard de la rencontre avec

sa future femme Yannick, qui « *a dévoré* Vagabond des mers du Sud *et a commencé à rêver de rencontrer des aventuriers de la trempe de Bernard et Henry (moi-même) tels que décrits dans ce récit. Quelques années plus tard, elle partait en solitaire sur un voilier autour du monde. Huit ans après, elle croisait mon chemin.* » *

Pour son ancien éditeur et ami Jacques Arthaud, ce premier livre est « *la grande révélation de l'homme dans tous ses détails, dans tous ses coins et ses recoins. On y fait la découverte de son esprit, de ses amis, de sa civilisation, de sa souffrance et de sa naïveté… Je ne prends pas ce mot dans son sens péjoratif, mais dans son côté charmeur et dans sa fraîcheur. Bernard avait cette qualité merveilleuse : toute histoire qu'il racontait se transformait en conte.* » *

Pour la navigatrice Nicole van de Kerchove :

« Vagabond des mers du Sud *m'avait donné envie de rencontrer son auteur.» **

Pour l'écrivain navigateur Gérard Janichon :

« Après avoir lu Vagabond des mers du Sud*, nous rêvions de cette fraternité entre vagabonds et autres oiseaux du large que nous avions découverte à travers ce livre et de copains que l'on retrouve d'escale en escale.» **

Et enfin, pour un ami navigateur actuel, c'est l'incarnation du Vagabond qui fascine et inspire un mode de vie à travers *« l'habilité à mener sa vie en dehors des clous tout en ayant l'habileté de négocier au mieux les passages obligatoires qu'impose la vie en société.»*

* Extraits de *Bernard Moitessier au fil des rencontres*, Véronique Lerebours, Arthaud, 2004.

Pour ma part, la réponse est probablement dans le mot **Aventure** avec un grand A, avec tous ses ingrédients : jeunesse, passion, débrouillardise à tous crins, méthode de récupération, bluff. Un côté fonceur et pragmatique, un besoin impérieux d'aller voir ailleurs et de vivre intensément un mode de vie choisi et non subi, avec ce leitmotiv : « Essayer au lieu de prétendre que la chose est impossible ».

En soixante ans, l'art de naviguer a beaucoup évolué, grâce aux progrès de la technique. Nous sommes aujourd'hui à l'heure du GPS et du portable, en quelque sorte à l'époque de la communication et de l'information immédiate. Lire ce livre, c'est réaliser la difficulté de naviguer avec très peu de moyens et totalement isolé du reste du monde. Bernard Moitessier est parti de Saïgon avec pour seuls instruments de navigation un compas et un sextant qui lui permettaient de connaître uniquement sa latitude. Obtenir une position précise, en croisant longitude et latitude, nécessite de disposer d'une heure précise, d'éphémérides et de tables de calcul (avant l'avènement des calculatrices), telles celles de Dieumegard qu'il apprendra à maîtriser… une fois en route, en montant à bord des navires de la marine.

Mais, par-dessus tout, je retiens la formidable capacité à rebondir de Bernard, à « faire avec » la situation qui se présente, et à transformer une situation « au creux de la vague » en nouveau départ. L'histoire même de ce livre en témoigne : après des aventures maritimes qui le laissent totalement démuni, sans bateau et sans le sou, il se lance dans leur récit, suite à l'incitation du journaliste et ami Jean-Michel Barrault, découvre un talent d'écriture qui deviendra ensuite le moyen de remplir sa caisse de bord, et attire sympathie et générosité.

Et la suite est quasi magique :

« Jean Knocker a aimé le bouquin. Il dessine gratuitement les plans de mon futur bateau. Je le baptise Joshua *en hommage au grand navigateur Joshua Slocum.*

Fricaud a aimé le bouquin. Il construit Joshua *au coût de la tôle et des baguettes de soudure. Et oui, ça existe… »* *

Et ainsi va la vie de Bernard, être charismatique.

Je vais tenter de résumer la « recette » de celui qui fut mon compagnon de vie et dont je peux témoigner qu'elle lui servait encore et toujours :

1. Rêver.
2. Aller voir si c'est vrai, se confronter à la réalité.
3. Apprendre en faisant, au contact des autres.
4. Raconter, témoigner et transmettre pour aider les autres à rêver, puis à oser réaliser, transmettre, etc.…
5. Et donner ainsi du sens à son propre cheminement.

Un petit clin d'œil pour finir avec une note d'actualité :

Ces jours-ci, j'ai eu la joie de participer à la remise du Prix littéraire Bernard Moitessier au Bono, petite commune du Morbihan où repose désormais ce dernier. L'heureux lauréat, auteur de *L'Aventure de TaraTari*, s'appelle Corentin de Chatelperron. Lorsque j'ai vu pour la première fois ce jeune homme de 27 ans près de son voilier en fibre de jute, avec des dérives latérales bricolées à partir de matériaux de récupération, j'ai cru voir Bernard Moitessier à cet âge quittant Saïgon pour ses aventures dans les mers du Sud. J'ai retrouvé dans ce jeune aventurier des temps modernes parti du Bangladesh pour rejoindre La Ciotat, pour démontrer la faisabilité de la fibre de jute comme matériau de base pour la construction des bateaux de pêches locaux, le même esprit, la passion, le culot, et l'envie de transmettre.

* Extraits de *Tamata et l'Alliance*, Bernard Moitessier, Arthaud, 1993.

Préface

Oser, croire que le rêve est possible, qu'il est possible de changer le monde avec peu de moyens mais beaucoup de passion… je vois que la relève est là et cela me réjouit.

Véronique Lerebours
Le Bono, 6 juin 2011

« Je dis “nous”, puisque nous étions deux : *Marie-Thérèse* et moi. »

I

Dans l'océan Indien

Le livre de bord portait, ce jour-là, la date du 4 septembre 1952. Nous en étions à notre quatre-vingt-cinquième jour depuis Singapour.

Je dis « nous », puisque nous étions deux : *Marie-Thérèse* et moi. En réalité nous ne faisions qu'un, comme ne font qu'un le corps et l'esprit qui habite ce corps.

Cette fusion de l'homme et du bateau s'était établie progressivement, par étapes : à notre première rencontre, j'étais simplement amoureux de cette belle jonque du golfe de Siam aux formes pleines et robustes, fleurant bon l'huile de bois, avec sa pièce d'étrave jaillissant de l'avant pour en prolonger gracieusement la forte tonture, montrant à la fois le ciel et l'horizon… et les terres derrière cet horizon.

Mais pour que le bateau et l'homme ne fassent qu'un, totalement, il fallut, je pense, la Mousson de l'océan Indien où nous étions allés nous égarer candidement, « pour voir si c'était vrai », un peu comme pour jouer.

Or « c'était vrai » : la Mousson ne jouait pas. Nous avions alors remonté ensemble cet enfer de vents contraires pour pouvoir en sortir, tirant bord après bord, inlassablement, pendant six semaines.

Car cette Mousson du sud-ouest fut un enfer pour l'unité que nous représentions déjà ; un enfer au sein duquel l'idée qu'il pût exister autre chose, ailleurs, n'effleurait même pas l'esprit.

C'était l'éternité des vents contraires et des coups de vent entrecoupés de calmes plats trop courts pour que la mer pût s'apaiser. Et cela, sous un ciel gris de saison des pluies qui en bannissait la plus belle divinité du marin : le Soleil.

Je ne devais plus être tout à fait un être humain, à la fin de notre première semaine dans l'océan Indien : une espèce d'animal aquatique plutôt, mû par un instinct. Car sitôt placé en face de ce mur de vent, à la sortie du détroit de Malacca, l'intelligence n'eût servi à rien. L'intelligence, non plus que tous les sentiments qui animent habituellement l'esprit humain.

L'esprit s'était alors dépouillé de tout ce qui aurait pu lui nuire, puisque ce qui ne sert à rien peut nuire. Et seul l'instinct animal qui demeure au fond de chacun de nous était remonté en surface pour s'hypertrophier, prendre intégralement possession de l'unité « bateau-homme », et lui donner le seul ordre ayant alors un sens : tenir, quoi qu'il arrive. Tenir, sans chercher à comprendre. Tenir l'étrave du bateau le plus près possible du vent, très au large de la terre et de ses rochers. Et surtout, vivre dans le présent, rien que dans le présent, en oubliant tout le reste.

Puis la Mousson fut traversée. Comment et pourquoi, je l'ignore, car une fois atteinte la zone des alizés favorables, l'animal qui régnait encore quelques jours plus tôt était à son tour devenu inutile, donc nuisible et l'esprit engourdi se réveilla.

L'humain reprit alors sa place. Mais l'homme ne pouvait juger ni comprendre l'animal qu'il avait été pendant six semaines. Cela n'importait pas, du reste, puisque nous étions passés et que la Mousson, maintenant dans notre sillage, appartenait à un temps révolu.

J'avais quitté la petite île de Porlo-Angska le 12 juin. C'était notre dernière escale dans le détroit de Malacca. De là, une

navigation sans trop d'incidents nous avait conduits à l'entrée de l'océan Indien, atteint le 3 juillet.

Puis ce fut la Mousson (n'en parlons plus !), et enfin l'alizé atteint aux environs du 12 août. Un alizé de l'océan Indien… ! Ils portent le même nom dans tous les océans, mais se conduisent souvent d'une manière un peu différente. C'était pourtant l'alizé, malgré son humeur changeante et la mer confuse qu'il soulevait souvent. Une sorte de Paradis, comparé à ce qui avait précédé.

Marie-Thérèse se dirigeait cap à l'Ouest, vers les îles Seychelles, depuis qu'elle avait atteint la zone des vents portants. Je possédais, pour tout instrument de navigation, un compas et un sextant : autrement dit, juste assez pour calculer une latitude à midi. Quant à la longitude, il fallait l'estimer depuis deux mois, car il n'y avait pas de chronomètre à bord, ni même un loch ; encore moins un récepteur à pile sèche pour capter les signaux horaires, ce qui m'eût permis au besoin d'utiliser le réveille-matin en guise de chronomètre et d'obtenir ainsi une longitude avec une approximation suffisante pour atteindre les Seychelles, après avoir contourné le grand banc des Chagos situé entre *Marie-Thérèse* et l'escale choisie.

Faute de moyens pour calculer une position exacte, je pensais pouvoir compter sur le fameux « flair » marin qui sait déceler l'approche d'une terre à de multiples signes : algues flottantes, augmentation du nombre des poissons volants, différences à peine perceptibles dans le comportement de la mer dont la respiration habituelle peut se trouver troublée par des courants ; enfin la présence, dans le ciel, des goélettes blanches, petits oiseaux de mer qui ne s'éloignent pas à plus d'une quarantaine de milles de la côte, et dont un ami de Singapour, qui avait séjourné dans différentes îles de l'océan Indien, m'avait longuement parlé.

Mais aucun de ces signes ne s'était encore révélé. Peut-être mes sens n'étaient-ils pas assez affinés pour les intercepter. Et *Marie-Thérèse* poursuivait sa route, barre amarrée, au vent arrière depuis des semaines…

Mon estime, le 4 septembre à midi, nous plaçait à 500 ou 600 milles à l'est de Diego-Garcia, l'atoll le plus au sud des Chagos.

Mon premier objectif était de passer à une dizaine de milles au nord de cet atoll, avant de faire un cap Nord jusqu'à la latitude de Mahé de Seychelles, pour virer ensuite à l'angle droit et naviguer vers l'Ouest en direction des Seychelles. En débordant Diego-Garcia « sous son vent », l'alizé soufflant du Sud-Est dans l'hémisphère sud, je ne pourrais manquer de déceler une différence dans le comportement des vagues. Mais si l'estime me plaçait à 500 ou 600 milles dans l'est de Diego-Garcia, mon instinct me disait : « Ouvre l'œil ; il se peut que tu en sois beaucoup plus près… »

Il me le disait depuis trois jours.

Or, j'avais beau ouvrir l'œil, je n'avais perçu aucun indice : pas d'algues, pas plus de poissons, pas d'autres oiseaux de mer que les paille-en-queue et les pétrels qui m'accompagnaient depuis la sortie du détroit de Malacca.

Quant à la mer, elle avait toujours eu un comportement irrégulier dans cet alizé chargé de grains. Masque fermé, un peu grimaçant, que sait prendre la mer lorsqu'elle se refuse à parler…

Mais je ne suis pas vraiment inquiet ; pourtant cette voix intérieure insiste :

« Attention, mon petit, attention… ! »

Le soleil va bientôt se coucher. Coup d'œil circulaire, vers l'avant surtout : rien dans le ciel ; aucune goélette blanche. Puis je vais prendre mon repos habituel de la nuit : une heure de sommeil suivie d'un tour sur le pont et d'un coup d'œil à l'avant, sur l'horizon : rien. Ou plutôt, la mer éternelle avec son horizon estompé, mais visible lorsqu'une houle plus forte que ses sœurs prend *Marie-Thérèse* sur sa crête argentée par les rayons de la pleine lune, encore basse dans le ciel.

Sur le pont, la caresse de l'alizé est douce à mon corps dévêtu. Cet alizé a soufflé grand frais depuis cinq jours, sans trop de grains, emmenant avec lui, en même temps que mon bateau, de

grandes touffes nuageuses séparées d'éclaircies étendues, au sein desquelles le chaud soleil brille dans la journée, les étoiles pendant la nuit.

Cet Infini de mer, de vent, de nuages, de soleil et d'étoiles demeureront notre bien quelques semaines encore, jusqu'à ce que l'ancre s'en aille crocher le corail d'une baie des îles Seychelles bordée de cocotiers.

La fraîcheur de la nuit se fait maintenant sentir. Coup d'œil sur le compas : le cap est bon ; je l'avais corrigé à midi, après le calcul de la latitude qui nous plaçait à quelques milles trop au sud de la ligne tracée sur la carte : ce courant sud, assez important, s'était manifesté depuis huit jours et ne pouvait avoir pour cause la déviation du courant équatorial par le grand banc des Chagos.

Instant d'hésitation : faut-il laisser la barre comme elle est, ou bien la pousser d'un centimètre sur bâbord, afin de modifier le cap de quelques degrés vers le Nord ?

Attention ! le mieux est l'ennemi du bien… Le réglage opéré à midi doit être correct. Et *Marie-Thérèse* poursuit sa route au vent arrière, grand-voile filée jusqu'aux haubans tribord, trinquette bordée plat dans l'axe du bateau.

Ce bateau est ma fierté car, d'après tous les récits que j'ai lus, seul le *Spray* de Slocum tenait son cap barre amarrée au vent arrière sous voilure de route, sans avoir besoin de trinquettes jumelles. *Marie-Thérèse* en fait autant depuis des semaines (l'artimon est amené, bien entendu). Coup de chance peut-être ? Cela ne m'empêche pas d'être fier de mon bateau.

La lune vient d'amorcer sa descente vers l'Ouest, lorsqu'un coup de gîte d'une extrême brutalité, me projette contre la cloison tribord de la cabine.

La seconde qui suit me trouve sur le pont, étreignant le mât d'artimon pour éviter d'être emporté par le mur liquide qui va

balayer le bateau, de l'arrière à l'avant, avec toute la rage d'une lame montant à l'assaut de la côte…

Marie-Thérèse se couche encore, sous l'impact de cette vague qui la traîne par le travers sur le récif couvert d'un mètre d'eau, débordant d'une demi-encablure l'atoll de Diego-Garcia, en même temps qu'une fade odeur de corail broyé s'élève du fond, mêlée à celle des algues.

Une troisième lame, terrible de puissance, vient s'écraser de plein fouet sur la coque inclinée, dans un nuage d'eau pulvérisée qu'emporte l'alizé. Longue plainte du bois mordu par le corail sur lequel est traînée *Marie-Thérèse*. Ô mon bateau, ton agonie sera brève, dans cette mer blanche d'écume…

Encore quelques vagues furieuses ; puis l'espoir renaît : *Marie-Thérèse* a été poussée jusqu'à une vingtaine de mètres de la bordure de corail. La grosse houle océane y a perdu une partie de sa puissance après le premier déferlement sur l'accore du récif. La table corallienne est plus profonde d'une vingtaine de centimètres, et la coque semble souffrir un peu moins qu'au début…

Après une demi-heure de violents talonnages, *Marie-Thérèse* arrive presque à la plage, toujours couchée sur le côté, poussée par la houle. J'envoie alors les deux ancres par-dessus bord, afin que le bateau ne risque pas d'être entraîné par le fort courant de marée descendante. Courant Sud…

Sa pauvre coque a déjà subi des ébranlements mortels. Et cela continue… L'eau a rempli les fonds par les fissures du calfatage, alourdissant le bateau qui résiste par sa force d'inertie à celle des lames. Pour combien de temps encore ?

La lune est maintenant descendue d'une dizaine de degrés dans l'Ouest. Si la marée n'a pas encore commencé de baisser, elle le fera bientôt.

Craquements douloureux de toute la carène. Souffrance de la coque et souffrance de l'homme dont les entrailles se tordent à chaque cri du bordé jeté contre le corail impitoyable…

Le safran du gouvernail est brisé. Les chevilles de bois, qui remplacent les clous dans la plupart des bateaux asiatiques, ont pris du jeu. L'eau a maintenant envahi la cabine…

Et cette marée qui ne veut pas baisser ! Seigneur du Ciel et de la Mer, faites qu'elle descende vite ; alors, avec votre aide et celle des habitants de Diego-Garcia, je sauverai peut-être *Marie-Thérèse*…

Le niveau de l'eau est encore monté, à l'intérieur de la coque, et je jette hâtivement quelques effets dans une cantine métallique qui est ensuite portée, non sans peine, sous un fourré de la plage : ceci pour le cas où des pillards découvriraient *Marie-Thérèse* pendant que je serai à terre, cherchant de l'aide.

Deux autres voyages jusqu'à la plage où je cache une valise de linge, le sextant, le mince matelas cambodgien. Tout est trempé, mais cela n'a aucune importance.

La marée ne semble pas avoir commencé de descendre, et la coque se disloque déjà. À moins d'un miracle…

J'avais traversé la ceinture de cocotiers de l'atoll pour trouver le sentier qu'indiquait la carte. Puis j'étais parti vers le Sud, courant sous les rayons de la lune tamisés par la haute futaie des cocotiers.

La lune était à mi-ciel lorsque les toits couverts de palmes se découpèrent enfin dans la nuit claire, sur le bord du lagon serein, irréel de calme.

Tambourinage contre la première porte : bâillements… étirements à l'intérieur. Une vieille négresse finit par entr'ouvrir la porte pour me la claquer au nez avec un « Hay… ! » S'est-elle crue en présence d'un fantôme ? Il faut dire qu'avec ma barbe hirsute, mes cheveux en bataille, mon torse et mes pieds nus, et ma culotte de cuir marron…

La porte de la paillote suivante s'ouvre enfin sur un grand nègre que je traîne dans la cour de sable blanc inondée par les rayons de la lune. Il paraît complètement ivre et répond en monosyllabes, ou plutôt par des grognements, aux questions

que je lui pose en anglais, italien, espagnol, vietnamien et malais ; pas en français : comment pourrait-il connaître le français ?

Deux nègres s'approchent, attirés par le bruit ou prévenus par la vieille que j'ai terrifiée quelques minutes plus tôt ; trois autres suivent. Ils ont de bonnes têtes, mais mon vocabulaire est épuisé et je ne connais pas leur dialecte.

Il existe fort heureusement un langage international : celui des gestes et des images. Je dessine alors un voilier sur le sable blanc de la cour, et un morceau de corail est placé devant avec un geste qui veut dire « Boum ! »

— Mocompends !

Je crois rêver… Est-ce possible ? Mais non, il s'agit d'une incroyable coïncidence !…

— Tu comprends ?

— Bien sû, mo compends. Ou bateau fine tape dans récif ?

Je n'avais pas rêvé : ces nègres parlaient français, ou du moins un langage dérivé du français.

— Où est la maison du Chef ?

— So la caze là-bas ! Vini avé nous ! Mais qui côté ou bateau ? Je tends le bras dans la direction opposée, car… il vaut mieux être prudent et épargner à *Marie-Thérèse* la visite prématurée de ces braves gens qui sont peut-être un peu pillards à leurs moments perdus…

Nous sommes bientôt devant ce « grand la case ». Il s'agit d'une grande et belle maison ceinturée par une large véranda.

— Capitaine, capitaine ! appellent les noirs attroupés devant la clôture du jardin…

Rugissements à l'intérieur… Et le terrible capitaine Lasnier paraît enfin, armé d'une trique, prêt à mater la révolte, si c'est là ce que cherchent les noirs… Scrogneugneu !

Le premier ébahissement passé, je suis installé dans un bon fauteuil du salon, avec un cognac à la main, tendu par M^me^ Lasnier.

— Vous avez bien fait d'indiquer aux noirs la direction opposée… Et maintenant, en route !…

Nous partons dans la jeep du Capitaine *, à la recherche de *Marie-Thérèse* qui reste introuvable malgré le clair de lune.

— Ne vous inquiétez pas : la marée est presque basse et la mer ne bat plus sur la plage. Le jour poindra dans deux heures et nous reviendrons avec un camion et tous les bras du village, pour tirer votre voilier hors de portée de la mer. Ensuite nous aurons tout notre temps pour lui faire atteindre le bord du lagon et nous occuper alors des réparations… En attendant, considérez-vous comme notre hôte et n'ayez aucun souci quant au gîte et au couvert : vous logerez à la Maison des Visiteurs et prendrez vos repas chez moi.

— Mais croyez-vous, Capitaine, qu'il sera vraiment possible de faire passer ma lourde jonque à travers l'atoll… ?

— Bien sûr que oui ! Diego-Garcia compte plus de six cents habitants. Une centaine d'hommes exécuteront ce travail sans difficulté, avec l'aide d'un palan s'il le faut, pour les passages difficiles. Et si un cocotier se trouve sur le chemin… eh bien, on l'abattra ! Quant au problème des réparations, ne vous inquiétez pas, mon petit : j'ai trois bons charpentiers de marine qui n'ont pas l'habitude de dormir sur leur travail !

Cher capitaine Lasnier, jamais vous ne saurez de quel éclat la lune a brillé, après ces mots prononcés de votre voix bourrue d'où émanait tant de bonté simple et chaude.

Le point du jour nous trouva devant le lieu où gisait le bateau, au sec sur le corail. Un geste bref du vieux marin retint ceux qui, déjà, m'emboîtaient le pas vers la grève.

…*Marie-Thérèse* était morte. La pièce de quille avait disparu. Les varangues et le fond tout entier étaient pulvérisés. Le pont lui-même, soulevé par les coups de bélier de la mer s'engouffrant dans la coque disloquée, montrait une blessure béante…

---

* Le capitaine Lasnier est un ancien de la « Marine en bois ». II a quitté, après la soixantaine, le grand voilier qu'il commandait, pour occuper le poste d'Administrateur de la compagnie mauricienne qui exploite le coprah de Diego-Garcia. Un homme brusque, tout d'une pièce, au cœur d'or.

Et moi, je pleurais, la joue contre cette belle étrave privée de vie, embaumant encore le sel, l'huile de bois et l'aventure.

Je pleurais mes souvenirs, mes livres, la perte de ce monde sans limites, fait de rêves et d'action, dans lequel je m'étais fondu si intégralement que je n'imaginais pas, alors, qu'il pût en exister un autre.

Mais, par-dessus tout, je pleurais mon bateau.

La marée suivante devait l'emmener sur l'océan sans récifs du Paradis des Voiliers. Douze heures après le naufrage, aucun vestige ne subsistait de *Marie-Thérèse :* pas de planches, pas une membrure, pas même un morceau de sa quille. Le courant Sud avait tout enlevé.

II

L'île de l'amitié

Je ne m'étendrai pas sur mes six semaines passées à Diego-Garcia. Permettez-moi d'en conserver pour moi seul le souvenir…

La joie, l'insouciance et la paix que m'apporta ce séjour en fit l'une des plus précieuses périodes de ma vie, malgré la perte tellement récente de mon bateau.

Du reste, des mots ne sauraient exprimer que de façon très maladroite les sentiments que j'éprouve envers ces amis qui m'accueillirent sur leur atoll comme ils l'auraient fait pour un membre de leur propre famille. Et il faut avoir vécu parmi des Mauriciens et des Seychellois pour saisir le sens que prennent chez eux ces mots « famille » et « hospitalité », et comprendre à quel point il serait vain de prétendre les traduire en un langage européen *.

Deux mois après le naufrage, la corvette anglaise *Loch-Glendhu*, de passage à Diego-Garcia, me déposait à l'île Maurice. Une page se tournait sur le passé, un chapitre nouveau commençait…

J'allai immédiatement saluer le Consul de France et m'enquérir auprès de lui des perspectives de rapatriement, comme matelot sur

* L'atoll de Diego-Garcia est géré par des familles mauriciennes et seychelloises.

un des navires des Messageries Maritimes. M. Hector Paturau, qui appartient à l'une des grandes familles mauriciennes, ne m'était pas totalement inconnu, avant ma visite. Mes amis de Diego-Garcia me l'avaient dépeint comme un homme d'action énergique, propriétaire d'une île à guano du canal de Mozambique ; très féru d'exploration et de chasse sous-marine. Après quelques minutes de conversation, je devais comprendre que ce Consul de France sobre en gestes, dynamique et d'une trempe rare, était aussi ce qu'on peut appeler très simplement « un chic type ». Il me dissuada tout d'abord de quitter Maurice avant de mieux connaître ce pays : « Croyez-moi, ne précipitez rien. Il sera toujours temps de partir quand vous en aurez envie…

— Oui mais… Comment puis-je espérer gagner ma vie sur cette île déjà surpeuplée… ?

— Ne vous tourmentez pas à ce sujet. Pour le moment, vous êtes à sec, n'est-ce pas ? Je vais donc m'occuper de votre dépannage, pour l'immédiat…

Le lendemain, M^me^ Labat, parente du Consul, m'offrait l'hospitalité de sa grande maison de Curepipe…

Issue de la vieille noblesse française, comme tant d'autres Mauriciens, raffinée, simple et belle, entourée de ses petits-enfants, cette grande dame fait songer à l'époque où la France avait le temps d'offrir un visage toujours paisible et souriant. Et ce visage, je l'ai vu fleurir partout sur cette terre ensoleillée, bénie des dieux, terre au climat royal, à la géographie toute de contrastes, d'où émane une douceur de vivre que je n'ai trouvée nulle part ailleurs.

Là, tout n'est qu'ordre et beauté,
Luxe, calme, et volupté…

Baudelaire a-t-il ressenti « L'Invitation au voyage » avant, ou après avoir connu l'île Maurice ? Après, certainement ! Et m'affirmerait-on avec preuves à l'appui que cela n'est pas vrai, je ne le croirais pas… !

Bientôt, je devais apprendre à mieux connaître les Mauriciens, leurs qualités de cœur, leur extrême gentillesse naturelle et cette sorte de laisser-aller charmant qui baigne la vie de l'île entière, et n'empêche pourtant pas les choses d'aller leur train, pour aboutir normalement, sans hâte, sans cette excitation trop souvent néfaste qui caractérise en général les pays « hyperactifs ».

On a souvent parlé du « miracle mauricien », parce que cette ancienne Île-de-France, devenue anglaise à la suite des guerres napoléoniennes, a conservé intacte la langue de ses aïeux. Mais a-t-on pensé que le miracle réside aussi dans l'étonnante adaptation de cette souche française aux conditions du sol qu'elle habite, et du climat sous lequel elle a fait pousser ses rameaux… ?

Très vite je me fis des amis. Beaucoup. Ce furent d'abord les Noël-M. d'Unienville et les Pierre de Sornay, parents des Labat et des Paturau.

M. d'Unienville, directeur du quotidien *Le Cernéen*, me conseilla de faire quelques conférences sur l'aventure qui m'avait conduit aux Chagos. Ce serait là un moyen rapide de me renflouer provisoirement, tout en faisant plaisir aux Mauriciens et en attendant que j'aie trouvé une occupation régulière. De son côté, M. Pierre de Sornay s'occuperait de faire publier le mince journal de bord que j'avais tenu dans l'océan Indien. La vente de cet opuscule, qui serait imprimé gratuitement grâce à la générosité d'un groupe d'amis, apporterait un coup d'épaule. Tout se passa pour le mieux, malgré ma gorge un peu serrée au début de chaque causerie… L'assistance était nombreuse et sympathisante.

Peu après, Émile Labat, le fils aîné de mon hôtesse, me prit en charge sur ces mots : « Curepipe n'est pas le genre d'endroit qui vous convient. C'est à dix milles de la mer… ! Venez donc plutôt vous installer au « campement » * que j'habite à Riambelle, sur la côte Sud… »

* À l'île Maurice, on nomme « campement » une maison de vacances. Cela va de la cabane en chaume à la somptueuse villa. Les Labat habitent leur campement en permanence.

Le lendemain j'arrivais à « Port d'attache ». Quel joli nom pour une maison ! Et quelle jolie maison ! Les murs sont constitués par des blocs de corail brut posés les uns sur les autres, liés par un mortier de chaux. Le toit de chaume qui couvrait le campement à l'origine, a été remplacé par une terrasse plus résistante, à la suite d'un terrible cyclone qui avait ravagé l'île quelques années plutôt. C'est à « Port d'attache », ombragé par les badamiers séculaires qui l'entourent, que vit Émile, avec sa femme Amy, sa belle-sœur Denise et sa fille Marguerite-Blanche, adorable sauvageonne de douze ans, qui court nu-pieds sur les plages de la savane, se bat avec ses cousins, nage comme un poisson. Et c'est à « Port d'attache » que j'ai trouvé une seconde famille.

Il me fallait maintenant trouver du travail. Maurice est un pays essentiellement agricole. Quatre-vingt-dix pour cent de son activité sont centrés sur la culture de la canne à sucre, son usinage et l'exportation du sucre. Loin derrière, suivent les cultures vivrières, le thé, et enfin, la pêche en bordure des récifs, sur les bancs coralliens qui gisent au nord de l'île.

L'agriculture ne me tentait guère. Du reste, la surpopulation de l'île rendait l'embauche délicate dans une propriété sucrière. Par contre, le poisson abonde à l'accore des récifs, principalement sur les côtes de la savane, rarement visitées par les chasseurs sous-marins, la plupart des campements étant construits sur la partie sous-le-vent de l'île. Or certains poissons ne mordent pas à la ligne, de sorte qu'ils peuvent prospérer paisiblement en nombre et en taille… Émile n'aimait pas beaucoup cette idée de chasse sous-marine : « – D'accord, c'est plein de beaux poissons… mais c'est également bourré de requins. Il n'y en a presque pas au nord de l'île, mais ici j'en ai pêché de très gros, aussi bien au large de la côte qu'en bordure des récifs. Vous feriez mieux de fabriquer du charbon de bois dans l'enceinte de ma chaufournerie * : le charbon se vend bien en ce moment ! »

* Lorsqu'il ne s'occupe pas de ses lignes de pêche et de *Chimère*, le bateau sur lequel il va pêcher pour son plaisir, Émile fabrique de la chaux par un système personnel

Le lendemain, nous partions ensemble livrer de la chaux à une propriété sucrière *. Deux jours plus tard, une cuve de fer de trois mètres de hauteur sur deux de diamètre, arrivait dans la cour sur un camion : le Directeur de la propriété sucrière s'était intéressé à cette histoire de charbon de bois, et m'offrait cette « vieille cuve qui le gênait » parce qu'elle occupait trop de place dans le terrain vague derrière l'usine… ! Eh oui, il y a de bien chics types à l'île Maurice.

Me voilà donc devenu charbonnier. C'est simple comme bonjour : on bourre la cuve avec du bois, par le haut, puis on ajuste le couvercle. Ensuite on allume par le bas, en soufflant pour faire prendre. Réglage de la cheminée qu'on ouvre en grand le premier jour, un peu moins le second, très peu le troisième. Lorsque la fumée est devenue bleu pâle, on bouche l'orifice du bas et l'on attend sagement pendant deux jours que le charbon se soit refroidi. Il ne reste alors qu'à le mettre en sac et à recommencer l'opération.

L'ennui, avec cette charmante occupation, c'est que le bois coûte assez cher, le charbon pas très… Ainsi les « petits bénéfices » ne dépassaient-ils pas des proportions modestes (pour employer un euphémisme). D'autre part, il est un peu fastidieux de rester assis sur son derrière, à regarder refroidir un four à charbon. Des esprits logiques murmureront peut-être qu'avec trois ou quatre fours en plus, j'aurais trouvé de quoi m'occuper à temps plein. Oui, mais… Zéro multiplié par trois ou par quatre, donne toujours zéro ! (Le coefficient zéro représentant « bénéfices ».) Et puis je ne voulais pas faire baisser encore le prix du charbon, en inondant la savane de ma camelote douteuse. À la suite de ces profondes méditations sur les lois immuables de l'offre et de la demande, je me rendis à Port-Louis, la capitale commerciale, et achetai en bonnes roupies

extrêmement ingénieux, qui consiste à rôtir du sable corallien à l'intérieur d'un cylindre horizontal tournant sur son axe. Le sable entre d'un côté, par une haute cheminée, et en sort par l'autre bout du cylindre, sous forme de chaux vive, par un mouvement continu.

* La chaux est utilisée pour épurer le sucre, au cours de son usinage.

sonnantes et trébuchantes, une arbalète « Champion » à quatre sandows, une flèche de rechange, un peson à ressort, et l'indispensable masque de plongée. Pas de palmes, par économie.

Puis un brave noir fut embauché pour souffler sur le feu (qui sait… le prix du charbon monterait peut-être, en même temps que baisserait celui du bois… ?) pendant que j'irais faire l'homme-poisson parmi les perroquets aux couleurs d'arc-en-ciel, qui abondent à l'accore des récifs grouillants de vie, parés des tons bleutés que prennent les fonds coralliens léchés par les rayons filtrés d'un soleil des Tropiques.

Ouaou… ! Ce qu'il pouvait y avoir comme poissons ! Une véritable fortune sous la mer… En trois jours le matériel était amorti. Un mois plus tard, je me « tâtais » pour savoir si, oui ou non, j'achèterais la 4 CV Renault d'occasion dont j'étais tombé amoureux… Pêche moyenne : 80 à 100 livres de poisson. Record : 145 livres en une matinée. Le prix de vente étant d'une roupie par livre, mon compte en banque s'arrondissait !

— Tenez ! Voici le journal…

Et la jolie petite infirmière qui m'avait conduit la veille en salle d'opération, me tend *Le Cernéen* du 23 janvier 1953, dont elle a encadré le texte suivant :

> On sait que Bernard Moitessier, le navigateur solitaire qui nous est arrivé il y a quelques mois, après avoir fait naufrage aux Chagos, est un fervent des sports de la mer. Nageur remarquable, il pratique de façon peut-être un peu téméraire, la pêche sous-marine au fusil, avec des résultats étonnants.
>
> Il chassait hier matin sur la côte de la savane, lorsqu'il tira une carpe qui se dégagea. L'odeur du sang attira un très petit requin que M. Moitessier tira également et atteignit.
>
> Alors qu'il luttait pour ramener le jeune squale, il se sentit brusquement saisi par un pied. Se retournant, il s'aperçut qu'il était tenu par un énorme requin. Conservant tout son sang-froid, il frappa la tête du monstre avec la crosse de son fusil tout en essayant de remonter à la surface. Il finit par se dégager et, aidé par des

pêcheurs, il put se hisser sur un bateau. Saignant abondamment, il fut immédiatement conduit à l'hôpital de Souillac où il reçut les premiers soins.

Il a été opéré hier après-midi à la clinique Ferrière, à Curepipe, par le docteur Dufourmentel. Il a le pied déchiqueté et les tendons sectionnés, mais on espère que l'accident n'aura pas de conséquence fâcheuse. Nous le prions d'accepter nos vœux bien cordiaux de prompt rétablissement.

Et voilà ! Ma peau de chien s'en est tirée une fois de plus. Avec quelques égratignures tout de même !

Merci, Gérard Dufourmentel. Mais j'ai eu chaud !

Voici maintenant, dans les détails, la relation de cette histoire.

Je chassais à quelques centaines de mètres du rivage, sur fond rocheux et par 8 à 12 mètres d'eau. De gros pâtés de coraux (repaires de bancs de carpes), surplombant de petites gorges sous-marines, tel était le décor. J'avais tiré environ 80 livres de poisson, des carpes de 5 à 6 livres principalement, que deux matelots indigènes plaçaient dans une pirogue. Avisant à ce moment un petit requin (1,20 m environ), attiré par l'odeur du sang et les mouvements désordonnés des poissons atteints par ma flèche, je décidai de l'allécher avec une carpe blessée, encore frémissante. Je décrochai donc ce poisson de ma flèche et le lâchai, me tenant à une courte distance. Le petit requin, bien que méfiant, se rapprocha suffisamment pour que je puisse le tirer et l'atteindre à deux mètres environ du bout de mon fusil, ce qui est déjà loin *. Frappé dans l'une de ses ouvertures branchiales, mais encore plein de vigueur, il eut tôt fait de m'entraîner vers le fond, car, pour des raisons de commodité et ne disposant pas d'un moulinet, la longueur de mon fil n'excédait pas deux mètres cinquante. Après seulement quelques

* Le fusil dont je me sers est le « Champion » à quatre sandows : robustesse, simplicité, coût modique et entretien presque nul. Lorsque le corps en duraluminium est devenu trop vieux, on peut le remplacer par un manche à balai, et le fusil continue de flotter. (C'est ce que j'ai dû faire beaucoup plus tard, à Sainte-Hélène.)

secondes de lutte, je me trouvais « remorqué » à l'intérieur d'une de ces tranchées sous-marines surplombées de gros blocs coralliens, qu'on nomme « couline » à l'île Maurice. C'est alors que le fil déjà usé à son attache sur le coulisseau, se rompit, libérant le petit squale qui s'enfuit…

Je me trouvais à ce moment dans une position oblique, la tête vers le bas, tenant mon fusil des deux mains, les jambes battant l'eau pour freiner ce remorquage. Aussitôt que le requin se fut échappé, je saisis mon fusil de la main droite, par le milieu, ainsi qu'on le fait habituellement, et amorçai le redressement qui devait me conduire à la surface.

C'est alors qu'une vive douleur au pied droit, et la sensation que celui-ci était broyé par un étau, me firent perdre tout contrôle de la situation. Mais je n'avais pas lâché mon fusil et, par chance, retrouvai instantanément mon sang-froid : un requin de ma taille, peut-être un peu plus grand, me tenait par le pied, et, par un mouvement réflexe qui me sauva probablement du pire, je lui portai un violent coup de crosse sur la tête. Il me lâcha instantanément !

Je me trouvais alors par sept à huit mètres de profondeur et me hâtai de regagner la surface, le requin très excité tournant autour de moi, tandis que je lui faisais constamment face, prêt à riposter de mon mieux à une attaque éventuelle. Mais je dois dire que ses sentiments belliqueux diminuaient à mesure que je me rapprochais de la surface, d'où je pus parcourir sans ennui les dix à quinze mètres qui me séparaient encore de la pirogue.

Ceux qui ont lu *Mes chasses sous-marines*, de Hans Hass, se demanderont pourquoi je n'ai pas poussé un cri pour effrayer le requin. C'est parfois une bonne méthode que j'avais souvent employée avec des résultats très variables, mais je craignais de me trouver à court de souffle et conservais comme dernier atout ce fameux « cri sauveur ».

Si je me suis étendu sur ces détails, c'est afin de pouvoir tirer de ce qui précède quelques conclusions pratiques, lesquelles ne peuvent découler que de faits précis. Par ailleurs, j'apporte ici

un document qui, pour être sérieux, ne doit omettre aucun détail capable d'apporter quelques lumières sur les réactions du requin, à une époque où la chasse sous-marine prend, sous les Tropiques, une extension croissante.

Une petite digression me paraît maintenant à propos, sur le comportement naturel des requins en présence d'un chasseur sous-marin : les « Gogglers » qui pratiquent dans les mers tropicales, ont pu remarquer que le requin, malgré sa réputation traditionnelle de « tube digestif ambulant », est un poisson relativement craintif devant le nageur qui semble se trouver dans son élément. Cette méfiance, je l'ai toujours constatée sur la côte d'Annam, dans l'archipel des Annambas, entre l'Indochine et Singapour, et enfin sur les côtes très poissonneuses de l'île Maurice où je comptai jusqu'à six requins évoluant gracieusement au-dessous de moi, mais conservant respectueusement leurs distances lorsque j'essayais de les approcher. En fait, je suis rarement parvenu à moins de 3 ou 4 mètres d'un requin, celui-ci semblant éprouver une crainte réelle pour le poisson bizarre que représente à ses yeux le « goggler » dont les mouvements souples et naturels semblent ceux d'un animal parfaitement adapté au milieu aquatique.

Je n'ai parlé jusqu'à présent que du requin « calme », c'est-à-dire de celui qu'on rencontre habituellement au début des parties de chasses sous-marines. Mais le tableau peut changer du tout au tout, au cours de cette chasse. Admettons par exemple qu'une carangue de 10 à 15 livres ait été atteinte par la flèche. C'est un poisson qui se défend farouchement et saigne beaucoup. Si un ou plusieurs requins se trouvent dans les parages, ils auront tôt fait d'apparaître, attirés par les vibrations émises par le poisson blessé. Néanmoins, la prise sera généralement ramenée sans incident jusqu'à l'embarcation. Mais au bout de quelques minutes de chasse, si les prises sont abondantes, le requin deviendra plus audacieux et arrachera fréquemment de la flèche le poisson harponné. Son audace ira alors crescendo et ne connaîtra bientôt plus de mesure. Le requin risque alors

de devenir dangereux, si une proie qu'il considère comme sienne lui est disputée. C'est ainsi qu'un dimanche où nous pêchions à plusieurs dans une passe an sud de l'île Maurice, les requins étaient devenus si vindicatifs que pour ne pas perdre intégralement nos prises, nous nagions à toucher la pirogue, tiraillant sur un banc de carpes. Aussitôt qu'un poisson avait été atteint, nous passions le fusil à un camarade placé dans la pirogue, lequel remontait le poisson à toute vitesse tandis que tous les chasseurs qui se trouvaient dans l'eau grimpaient prestement dans l'embarcation. Quant à moi, je préférais alors m'éloigner rapidement de la pirogue, tandis qu'on tentait de sauver une de ces captures encore problématiques. J'opérais de la sorte pour ne pas perdre les requins de vue, car il peut se passer bien des choses entre le moment où l'on amorce un rétablissement, et celui où l'on se trouve en sécurité dans le fond de l'embarcation…

Or un requin qui s'était vu subtiliser de justesse une proie qu'il tenait presque, fit un brusque crochet et me vint droit dessus ! Je n'eus que le temps de pousser un cri et de donner une violente claque dans l'eau pour éviter peut-être un accident. Nous décidâmes alors de rentrer, cette partie de la côte n'offrant pas d'autres coins propices à la pêche.

Je voudrais aussi parler des réactions d'une bande de 30 à 40 requins que nous avons pu observer du navire de guerre britannique *Loch-Glendhu*, qui m'avait conduit à l'île Maurice après mon naufrage : nous traversions le grand banc de « Saya de Malha », à quelques centaines de milles à l'est de la pointe nord de Madagascar, lorsque le commandant décida de profiter de l'occasion pour faire faire à son équipage un entraînement de tir à la grenade anti-sous-marine. Le but de cet exercice était double : entraîner les hommes, et se procurer du poisson dont les bancs de l'océan Indien abondent. Si la récolte en poisson fut médiocre, du moins le spectacle des requins attirés par la détonation ne manqua pas d'intérêt. Et ce fut bientôt à qui tenterait d'en attraper un à l'hameçon. Joli spectacle que celui

offert par cette trentaine de requins nageant indolemment autour du navire, avec une grâce merveilleuse…

Subitement le décor change : l'un d'eux s'est fait prendre à la ligne et l'on craint qu'il ne se décroche. Deux coups de fusil claquent ; le sang coule des blessures et se répand dans la mer fouettée par la queue du squale qui se débat. Malgré ces précautions, le requin mal ferré s'échappe, salué au dernier moment par une balle bien placée, juste sur le dessus de la tête. Maintenant la bande entière est excitée par le sang et nage plus vite, avec des crochets nerveux. Un deuxième se fait prendre mais ne s'échappera pas cette fois, criblé de quatre coups de carabine. Encore du sang… Trois autres mordent aux hameçons, alors qu'il a fallu un bon quart d'heure pour que le premier se décide à prendre l'appât…

J'arrête là ces souvenirs, et je vais tenter d'en tirer quelques conclusions pratiques, pas définitives certes, car mon expérience ne tient qu'à quelques observations.

De tout ce qui précède, il ressort un fait que j'ose affirmer : le requin se comporte de deux façons distinctes * : tant qu'il n'y a pas de sang dans l'eau, il reste calme, craintif, prudent, au point qu'il s'écartera si l'on tente de l'approcher. Mais s'il y a du sang dans l'eau, attention : l'audace du plus calme des requins ira crescendo. Alors, la prudence recommande d'aller chasser ailleurs. Il serait toujours raisonnable de ne pas rester dans un endroit où on aurait tiré beaucoup de poissons, car le requin, attiré par les vibrations émises par le poisson blessé pourrait tomber du premier coup dans un milieu trop excitant, même si le sang très dilué reste invisible.

Avant de clore cet exposé, voici quelques points qui méritent d'être soulignés : le capitaine Young, pêcheur de requins professionnel, parle dans son ouvrage intitulé *Les Requins* d'une expé-

* Quelques variétés mises à part (dont le requin-tigre), qui peuvent attaquer à vue, d'après de nombreux témoignages. Mais essayez donc de différencier un requin-tigre d'un requin mouton…

rience selon laquelle il aurait teint un filet en trois couleurs : une partie en blanc, l'autre en bleu, la troisième en noir. Presque tous les requins pris s'étaient fait mailler dans la partie blanche, aucun dans la partie noire…

Henry de Monfreid a écrit dans *Les Secrets de la mer Rouge*, je crois, que les pêcheurs de perles somalis s'enduisent la paume des mains et la plante des pieds avec un produit noir, ayant remarqué que ce sont les parties du corps les plus claires qui intéressent les requins.

Cet auteur raconte également qu'un de ses matelots, se trouvant sur un rocher, n'osait pas regagner le bateau à la nage à cause des requins qui avaient fait leur apparition. Monfreid lui lança alors un cordage en lui recommandant de se « mettre en boule », les requins mordant généralement les parties effilées du corps, bras ou jambes. Quand le matelot fut prêt, tout le monde hala rapidement le cordage pour le ramener au bateau (il est évident qu'avec de la houle, un voilier de dix à quinze tonneaux ne pouvait se permettre d'accoster un rocher).

Ainsi, un « goggler » bien bronzé semblerait moins exposé à une attaque éventuelle. D'autre part il semble plus prudent d'utiliser les palmes en caoutchouc dans les eaux à requins ; outre l'aide qu'elles apportent, elles auront l'avantage, étant d'une couleur foncée, de ne pas trop tenter les requins. Et puis, si un requin mordait une palme, peut-être se contenterait-il de l'extrémité, sans toucher au pied… (on se souvient que je chassais sans palmes le jour de mon accident).

Il convient de noter que le requin mord beaucoup plus à la ligne durant la nuit que dans la journée. C'est également pendant la nuit qu'il pénètre le plus volontiers dans les passes et qu'il vient rôder en bordure de la côte. Les pêcheurs de l'île Maurice, et des îles Cargados Carajos où je passai près d'un an par la suite, renoncent souvent à la pêche de nuit, car c'est à ce moment que les requins les gênent le plus en s'attaquant aux poissons pris à la ligne.

Bernard Moitessier a trouvé dans les îles coralliennes de l'archipel des Cargados Carajos le cadre idéal pour refaire surface et renflouer la caisse du bord.

Le requin semble donc se nourrir principalement pendant la nuit. Pour ma part je n'ai *jamais* vu un requin attaquer un poisson au cours de mes plongées. Ni moi, ni aucun de mes amis de l'île Maurice, dont beaucoup sont des chasseurs sous-marins de tout premier ordre. (Je ne parle pas des poissons blessés par une flèche.) Or, si le requin ne mange pas dans la journée il doit le faire à un autre moment… et ce n'est pas moi qui m'amuserai à nager dans les mers tropicales pendant la nuit !

Une dernière remarque : à l'île Maurice, j'ai été attaqué par sept ou huit mètres de profondeur. Quelques mois plus tard, alors que nous chassions en groupe dans l'archipel des Cargados Carajos, j'ai été sur le point d'être attaqué tandis que je ramassais une flèche perdue par quatre ou cinq mètres de

fond : un requin avait brusquement débouché de derrière un pâté de corail, et Christian Couacaud à qui j'avais demandé de veiller, n'eut pas le temps de le voir venir, tant les choses se déroulèrent rapidement. Ce jour-là j'ai frisé une catastrophe. Et ce requin ne mesurait pourtant pas plus d'un mètre cinquante !

Or, Cousteau raconte, dans *Le Monde du Silence*, à quel point ses camarades et lui-même avaient cru leur dernière heure venue, alors qu'ils tentaient de regagner leur bateau au large des îles du Cap-Vert, munis de l'appareil de plongée : aussitôt que leur groupe s'approchait de la surface pour faire signe au bateau, le cercle des requins se refermait sur eux… Quelques mètres plus bas, Cousteau et ses hommes se sentaient en sécurité relative.

Dans la partie que je connais de l'océan Indien, c'est le contraire : en surface je me sens en sécurité, au fond, beaucoup moins. Ainsi le comportement des requins peut varier d'une mer à l'autre, voire d'un lieu à un autre, dans la même mer, comme le font ressortir les nombreuses observations faites par Bernard Gorsky et ses trois compagnons.

Voici quelques règles que j'applique. Les autres penseront et feront ce qu'ils voudront :

1°) Le requin est un poisson timide et n'attaque pas pendant les heures claires de la journée, à l'exception peut-être, de quelques rares espèces. Il craint l'homme en général, et se laisse rarement approcher.

2°) Le plus craintif des requins pourra devenir enragé s'il y a du sang dans l'eau. Or, les poissons harponnés saignent presque toujours, et de plus, les vibrations émises par le poisson qui lutte au bout de la flèche attirent les requins presque à coup sûr. Dans ce cas, la prudence conseille d'aller chasser ailleurs.

3°) Le requin se laisse « bluffer » par une attitude agressive. Encore faut-il le voir. Alors, gare à l'eau trouble… Pour ma part, je me refuse à nager en eau trouble sous les Tropiques.

4°) Le requin se nourrit principalement la nuit. C'est aussi pendant la nuit qu'il s'approche le plus des plages, et pénètre dans des passes où on ne le trouve pas habituellement au cours de la journée. Gare aux bains nocturnes dans les eaux à requins, car non seulement on ne le verrait pas, mais pour corser les choses c'est pour lui l'heure du dîner…

5°) Le requin marque une prédilection pour les parties claires et effilées du corps : bras, jambes, mains, pieds. De nombreuses observations en font foi.

6°) Même si l'on a été mordu, la partie n'est pas perdue pour autant : il faut continuer à bluffer. Il n'y a du reste rien d'autre à faire. Si je n'avais pas simulé des gestes d'attaque, lorsque ce requin enragé me tournait autour, mon accident aurait peut-être pris une tournure beaucoup plus grave.

7°) Il est sage d'admettre, une fois pour toutes, que les requins n'ont pas forcément la même conduite d'un lieu à l'autre. Sur les côtes mauriciennes et dans les Cargados Carajos par exemple, les accidents sont presque inconnus. Sur les côtes de Madagascar, quelques centaines de milles plus loin, les requins se montreraient, paraît-il, beaucoup plus dangereux. D'autre part j'ai remarqué qu'à l'île Maurice et aux Cargados Carajos, le requin a tendance à devenir un peu trop curieux lorsqu'on se trouve dans le voisinage du fond. Cousteau note le contraire (au large de Dakar, si mes souvenirs sont bons).

8°) On raconte énormément d'histoires sur les requins. Les personnes qui n'ont jamais mis les pieds dans l'eau se montrent souvent les plus loquaces sur ce chapitre… À l'Ascension, où je passai par la suite, il est interdit de nager, car les requins y sont paraît-il féroces. Renseignements pris, aucun accident n'aurait été signalé dans cette île. J'y suis resté une semaine en me baignant chaque jour autour de mon bateau, sans voir un seul requin… ce qui, du reste, ne prouve rien. Par contre, je n'ai jamais chassé sur les côtes de la savane sans me trouver en présence d'au moins un requin.

Finie la chasse sous-marine ; pour un temps tout au moins, car mon pied enflé et douloureux ne me permettrait pas l'usage de palmes avant de nombreuses semaines. Finies également la danse, la course à pied, et les longues marches… Je boiterai pour le reste de mes jours. Mais cela valait mieux qu'un pied artificiel !

Et puis… tout s'arrangea comme par miracle : un mois après l'accident, je marchais normalement, je pouvais courir comme autrefois et chausser des palmes. Seule demeure une grande cicatrice en forme de demi-lune, sur le dessus de mon pied…

Gérard Dufourmentel avait fait un travail de premier ordre.

Et comme un miracle ne vient jamais seul, je fus engagé par la « Raphaël-Fishing » pour aller diriger son entreprise de pêche et d'exploitation de guano à Saint-Brandon.

Le groupe de Saint-Brandon (ou Cargados Carajos) émerge à 240 milles au nord-est de l'île Maurice. Il s'agit d'une dizaine d'îles coralliennes et de bancs de sable semés le long d'une ligne en forme de croissant, qui s'étire sur une vingtaine de milles à l'extrémité sud du grand banc Nazareth. Sable blanc, corail rugueux, buissons rabougris, tortues, oiseaux de mer par myriades, filaos et cocotiers qui avaient résisté aux cyclones, tel est le cadre qui m'entoura, pendant près d'un an de la vie passionnante que je menai en compagnie de mes hommes et de mes bateaux : une douzaine de voiliers de 7 à 10 mètres pour pêcher sur le banc très poissonneux, et une trentaine de pirogues étroites, rapides, ne calant presque pas d'eau, pour écumer le côté sous le vent de l'archipel.

Environ cent vingt pêcheurs noirs, et une trentaine de « terriens » pour exploiter le guano fossile, tel était l'effectif de Saint-Brandon. Pas de femmes, pas d'alcool, pas de cinéma. Et je n'ai jamais vu entreprise gérée avec autant de lucidité, ni de patrons aussi sympathiques que le sont Louis Couacaud et Wilfrid Larché, directeurs de la « Raphaël-Fishing » dont le siège social se trouve à l'île Maurice.

L'argent lui-même ne circulait pas à Saint-Brandon : les hommes achetaient ce qu'ils désiraient à la coopérative, et leur compte était débité. Le problème du vol était donc réglé sans policiers. Quant à la règle d'or de ne tolérer ni femmes, ni alcool dans l'archipel, elle évitait bien des ennuis et des surcharges inutiles. Les contractuels venaient y passer six à huit mois à travailler et à faire des économies, un point, c'est tout. Et cela marchait à merveille. Le contrat terminé, ils regagnaient Maurice ou Rodriguez par le bateau de la « Raphaël-Fishing » qui ramenait un nouveau contingent. Simple et efficace.

Ma mission avait deux objectifs : augmenter la production de poisson salé et diminuer le temps consacré chaque mois au chargement du guano. J'employai toute mon énergie à des tâches qui me passionnaient : réparation de la flottille de pêche ; balisage lumineux des passes, afin que les pêcheurs puissent rentrer après le coucher du soleil, lorsque la pêche était bonne ; installation de feux visibles à dix milles en mer ; organisation méthodique des chargements de guano qui purent être effectués beaucoup plus vite avec la moitié de l'effectif habituel, ceci afin de conserver le plus de monde possible pour la pêche…

Après dix mois, on pouvait considérer le plafond atteint… mais le poisson salé de la « Raphaël-Fishing » devenait d'une vente difficile. Les Chinois qui se jetaient sur les arrivages depuis des années, faisaient maintenant la « petite bouche » : des commerçants indiens de l'île Maurice commençaient à importer du poisson salé de leur pays d'origine, et les 250 000 Indiens de l'île Maurice consommaient ce poisson de préférence à celui de Saint-Brandon.

Ce séjour à Saint-Brandon m'avait renfloué pécuniairement. Et… mes vieux rêves, longtemps refoulés tout au fond de ma poitrine, vinrent alors flotter devant mes yeux perdus sur la ligne d'horizon…

Oui, c'était bien ça ! Je n'étais pas guéri du virus de la mer, malgré les solides raclées d'antan…

Mise en page par Meta-systems
59100 Roubaix

N° d'édition : L.01EBNN000248.N001
Dépôt légal : août 2011